Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 3 (1970)

Heft: 3-4

Artikel: "Vivre à Paris"

Autor: Chavannes, Fernand

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-871032

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

« Vivre à Paris »

THÉATRE DES ARTS

Tél. : *Wagram 86-03* **78** *bis*, **Boulevard des Batignolles** Métros : VILLIERS et ROME

Directeur : RODOLPHE-DARZENS

Bureau : Soirée, 20 h 45 - Matinée, 14 h. 15 Rideau : Soirée, 21 h. - Matinée, 14 h. 45

Représentations de la Compagnie

PITOËFF

MAGIE

Pièce en 2 parties et 7 tableaux de

F. CHAVANNES et Léon CHANCEREL

... ET S'IL N'Y EN A QU'UNE, JE SERAI CELLE-LA !...

Le music-hall se meurt ; à Paris du moins, le fait est évident. Chanteuses, danseuses, marcheuses, femmes-nues (avec un trait d'union) habillées de robes extravagantes, ce qui paraît contradictoire, mais était la pure vérité, femmes-fleurs, femmes-oiseaux, femmes-moulins-à-café, tout cela disparaît comme les feuilles emportées par le vent d'automne. Tout cela était d'hier, et n'est plus d'aujourd'hui. La grande et belle salle du Moulin-Rouge, fermée depuis des mois, vient de rouvrir transformée en cinéma. On y « présente », pour l'inaugurer, un film qui montre un music-hall ! On nous remplace la proie par l'ombre... L'entreprise était ruineuse. L'« actif et entreprenant directeur » du dit Moulin-Rouge racontait, dit-on, que sa salle pleine, il perdait 150 000 francs par soir. Les Girls organisées, patronées, syndiquées, sont devenues inabordables, dans tous les sens du mot. Leur image est moins coûteuse, moins satisfaisante aussi. Même le vieil et brave *Olympia* du Boulevard, l'Olympia des honnêtes professionnelles de tout genre (comme le Français, laissé à lui-même, avait le goût du métier !), va offrir 2000 places, confortables ! et un écran ! Le vieux, l'illustre petit théâtre des *Capucines* est déjà un cinéma.

Et pendant ce temps, la production cinématographique française est à peu près en faillite. Abel Gance n'arrive pas à faire tourner sa *Fin du Monde*. « Ça coûte trop cher aussi. » Alors ?

Alors il n'y a plus que l'Amérique, avec ses ressources énormes, avec son public immense, avec ses milliers et milliers de salles, de 4000 places et plus.

Le Paramount, bâti sur les ruines de l'ancien Vaudeville, donne assez bien l'idée de ce qu'elles sont, ces salles, et aussi de ce que sont les spectacles qu'on vous y offre. Fauteuils confortables, air renouvelé, réfrigéré, salons d'attente, garçons en livrée au garde-à-vous, la lampe électrique dans la main gauche, à l'orchestre, l'*Ouverture de Tannhäuser*, au milieu de la soirée un spectacle avec embrassements, incendie, coucher de soleil, « I love you », chanté en sourdine... Que le moindre grain de mil, imagination vraie, fantaisie authentique, ferait mieux notre affaire !...

Le public, bon enfant, se laisse faire, vient nombreux et de temps en temps a un accès d'humeur, se fâche, démolit les fauteuils, arrache les tapis, abîme les appareils-parlants (parlant anglais) comme il est arrivé hier dans cette salle de Montmartre.

Et pourtant *il en reste une !*... Une quoi ? Attendez !... Pendant trois quarts d'heure, des tours de chant, des danses, des drôleries pas très drôles vous ont fait prendre, ou perdre patience ; à la fin, le rideau se relève sur le fatidique escalier de 40 marches ; dès lors vous savez ce qui va arriver. Des flots de femmes nues (elles ne sont pas très nues cette fois) vont descendre cet escalier, le remonter, le redescendre, comme une cascade vivante, comme un ruissellement de perles, de pierres précieuses, de plus en plus nues, de plus en plus ornées, de plus en plus empanachées, au son de tous les vieux airs de la *Valse Chaloupée* à *Valencia*, jusqu'au moment où, au milieu d'un éclat d'orchestre et de claquements frénétiques des applaudisseurs ordinaires, *Elle* paraît, avec cette fois un panache de quatre mètres de haut en plumes d'autruche bleu-lavande, piqué sur un tout petit chapeau, et une jupe de plumes d'autruche du même bleu. Elle paraît. Elle descend l'escalier des 40 marches, avec son allure inimitable, avec ses jambes incomparables, avec son chic insurpassable, avec... On en pourrait dire, on en pourrait dire jusqu'à la fin de toutes les pages... Avec sa bravoure insurpassable. Et s'il n'y en a qu'une (le vers est faux, ça ne fait rien), je serai celle-là !...

Mistinguett, admirable fille du Paris du chic et du chien, de la gaîté et de la blague, de la vadrouille et de l'élégance, qui sais à la fois danser et chanter, et jouer, et, ce qui est plus difficile que tout, ce qui seul exige le don inné, marcher sur une scène, c'est l'heure de te saluer et de saluer en toi le music-hall qui s'en va, toujours jeune. Tu as vingt ans, que dis-je, tu en as seize, et qui ne t'aura vue, portant une crinoline rose qui remplit toute la scène et touche à la fois les deux montants avec un tout petit chapeau, rose aussi, mais d'un autre rose, plus acide, et une minuscule ombrelle rose, celui-là ne saura pas ce qu'a été le music-hall français qui va mourir.

Il y avait tout, tous les éléments : un chœur dansant, comme le chœur grec (O Hoffmann's Girls !), de la musique, de la parole et l'union féconde du théâtre et de la mode dans ses exagérations les plus fantastiques. Années où Paul Poiret habillait des reines après avoir costumé de riches Argentines ; qu'est-ce qu'un grand artiste n'aurait pas pu en faire ? On pense à Molière et aux Ballets du Roi... Il ne s'est pas rencontré, cet homme, et une forme périt sans avoir trouvé son maître...

On dit qu'elle existe, encore vraiment vivante, à Harlem, le quartier nègre de New York, d'où nous avons déjà vu venir les étonnants Black-birds. Eux aussi, ils mettent tout ensemble : le luxe, le rythme, le réalisme et jusqu'au tragique et à la débauche...

Aujourd'hui, 19 décembre 1929.

DE NUIT

Quelquefois, la nuit, je me promène seul dans cette grande ville, de jour si animée. Il n'est pas nécessaire d'attendre des heures très tardives pour la trouver vide ; entre neuf heures et demie et onze heures et demie, elle observe cent-vingt minutes de silence, un silence presque aussi parfait que de deux à cinq heures du matin. C'est le moment où les salles de théâtre ou de cinéma sont bondées. La circulation se limite à quelques grandes artères peu nombreuses, et j'ai vu alors des rues de plusieurs kilomètres de longueur dans lesquelles il n'y avait pas une âme. Les réverbères, qui forment deux lignes falotes, ont l'air de s'être allumés tout seuls. L'asphalte est noir, les maisons, vaguement éclairées par en bas, par le haut se confondent avec le ciel, ou bien les toits se découpent durement sur des nuages rouges. Une rue transversale, étroite comme une fissure dans la montagne, s'ouvre au loin sur le bouquet de feux du Boulevard.

Par le moyen de volets intérieurs ou de rideaux tirés au dedans, toutes les maisons sont aveugles. C'est ça qui est frappant et aussi inquiétant. Les gens dorment-ils déjà, ou sont-ils partis, absents ? Ou sont-ils morts ? Il n'y a d'éclairée, de loin en loin, que la fenêtre nue d'un escalier ou d'une cuisine, qui s'éteint à dix heures, l'heure des propriétaires. Et, au coin d'une rue, les vitres troubles d'un liquoriste illuminées par le gaz crû d'une lumière verte qui les fait ressembler à un aquarium, dans lequel de vagues formes bougent autour du zinc mouillé.

C'est une ville morte, pétrifiée, avec ces quelques veilleurs funèbres. Une épidémie, ou l'asphyxie par les gaz s'est abattue sur elle ? Ou bien est-elle la proie de cette vieillesse anémiante qui a vidé les capitales des civilisations disparues ?

Cette place devenue si sévère et si grandiose, rendue à sa beauté première, s'ouvre devant moi comme une relique du passé. Tout en

haut de sa colonne, cet empereur d'autrefois se tient dans le ciel, petit et raide dans son bronze. Au bout de la longue rue, sur son cube de pierre blanche, se cache dans la nuit le cheval du Grand Roi. Et sous l'égide de ces souverains morts il y a longtemps, on voit passer des revenants, ombres qui n'osent pas se montrer pendant les heures du jour. Des dames qui ont des chapeaux à plumes et des manches à gigot, et d'incroyables châles. Des petites vieilles, avec de petites capotes à brides, avec des mantelets de soie noire bordés de dentelles noires et des jupes qui traînent sur leurs talons. Et j'ai vu, de mes yeux, marchant devant moi sur le trottoir, un monsieur qui était habillé d'une redingote cintrée à la taille, portait un chapeau carré et tenait à la main une canne à pommeau. Au moment où j'allais le devancer, car il marchait très lentement, il s'arrêta devant une petite porte ; et je vis alors de profil sa grosse moustache d'officier et son grand nez busqué. Ayant par discrétion fait cinquante pas, je me suis retourné ; il se tenait toujours devant la porte, qui était une de ces portes sans concierge, dans une petite maison ancienne prise entre deux hautes maisons neuves. Il se baissait et cherchait à ouvrir avec sa clef. Mais il n'y parvenait pas. J'ai supposé qu'on avait dû *depuis lors* changer la serrure.

Aujourd'hui, 23 janvier 1930.

DANS LES RESTAURANTS

Je m'étais mis à ma table sans regarder autour de moi ; mais j'entendais, derrière mon dos, trois voix d'hommes qui se mêlaient dans une conversation si animée, qui étaient si gaies, si bien timbrées, si jeunes, qu'au bout d'un moment je me suis retourné, pour voir qui parlait. C'était trois vieux messieurs de soixante-cinq à soixante-dix ans, de vieux habitués dont je savais les noms et les occupations. L'un est sculpteur, l'autre graveur, et le troisième fait de belles reliures. Dîneurs de petits restaurants, vadrouilleurs impénitents, artistes, quoi !...

*

Assis en face de moi, un couple d'âge moyen, d'aisance et d'élégance très moyennes. Simples, discrets. L'homme, quand il parle à sa femme, se penche sur son oreille. Ce n'est qu'au milieu du repas

que j'ai vu qu'il avait le bras droit coupé un peu au-dessous du coude. Une petite décoration de guerre à la boutonnière. Beaux yeux heureux de la femme qui était belle.

On voit ça quelquefois ici.

*

Un monsieur entre dans le restaurant où je déjeune, se découvrant avec politesse. Il a une grande figure, assez colorée, lisse, des lunettes, des cheveux gris un peu bouffant sur un front haut. — « Vous êtes seul ? » dit le garçon, et sans attendre de réponse, le place dans « le petit coin », où l'on a le dos à la fenêtre et où la banquette est si étroite qu'on n'y est assis que de la moitié de sa personne. Au bout d'un moment le patron interroge d'un air distrait : — « On s'occupe de vous ? » Il remercie ; on l'oublie.

Dans le même moment entre un autre monsieur, ni mieux habillé, ni plus riche, ni plus connu, à figure rouge aussi, mais un peu piquée, à cheveux gris aussi, mais plats. Sans demander rien, s'assied d'autorité à une table pour deux personnes, se carre, et comme le patron s'approche, prévenant : — « Qu'avez-vous ce matin ? Les bécasses sont bien ? » il questionne d'un ton sévère. Puis finit par prendre un roastbif, mais servi avec quels égards !...

*

Dans ce petit restaurant-là, je vois entrer de temps en temps quelques familles de la province. Commerçants de petite ville, cultivateurs même, fermiers. Il y a l'homme, la femme, une fille (ou un garçon), une grand'mère. Le plus souvent les femmes sont vêtues de noir, portent parfois la coiffe ; les hommes sont habillés de brun foncé. Le père a les cheveux un peu frisottants, l'œil vif, les joues rouges. Ils ont d'ailleurs tous des joues rouges, même la vieille grand'mère, et ils se ressemblent tous. La jeune fille a un châle rose-pâle. Ils ont des mains qui ont l'habitude du travail, et sont presque toujours très bien lavées. Ils sont de la Bourgogne, — et alors plus rouges de teint —, ou du Centre ou de la Bretagne, — et alors plus réservés. Ils font un contraste amusant avec les citadins ou les étrangers qui sont assis aux autres tables. Ils s'informent auprès du patron d'une bonne bouteille, tandis qu'autour d'eux on boit de l'eau, ou — moi par exemple — un carafon de vin blanc. Ils mangent du fromage, boivent des cafés-filtres et du marc, pendant qu'à côté les déjeuners finissent sur une banane, une mandarine ou un gâteau-de-riz. Ils causent de leurs affaires, de gens qu'ils

connaissent, de choses pratiques. Ils sont contents d'être à Paris, traitent la grande ville avec familiarité, sans gêne aucune. Ils sont chez eux.

Je me dis alors que Paris est quand même encore un peu la capitale des provinces françaises. Ce n'est pas partout ni toujours que j'ai ce sentiment.

Aujourd'hui, 6 février 1930.

BOULEVARDS

De l'Opéra à la Madeleine, et par la rue Royale jusqu'à ce vaste espace sous le ciel libre qui, le soir, est un lac de lumières, sans bords. Bijoutiers, shirt-makers, parfumeurs, maroquiniers, outfitters, grands cafés, tea-rooms. Si on lève les yeux vers les hautes fenêtres : La Nacion, The Commercial Cable Cy, La Prensa, Vozrojdenie, Robes et Manteaux, Modes, et des noms célèbres dans les cinq parties du monde : Rose Descat, Rose Valois. D'autres noms qui se retrouvent à Londres, à New-York, à Rio... Les trottoirs sont couverts d'une foule qui ne court pas à ses affaires, qui se promène. Un promenoir international, voilà ce que c'est aujourd'hui.

Belles lèvres rouges, yeux pareils à des papillons au-dessus de ces fleurs. Messieurs en chapeaux de feutre clair. Toutes les couleurs de peaux.

Kiosques de journaux tous les vingt pas, qui sont carapaçonnés de quotidiens de tous les pays : Chicago Tribune, Lokal Anzeiger, Corriere, Nepzava, Budapesti Hirlap, Pest Lloyd, Vusi Suomi, et de l'autre côté bariolés par les couvertures vives des illustrés : Pearsons, Bystander, Picturegoer, Vogue, Vanity Fair, Die Pyramid, Cassel's, Das Magazine, The Saturday Evening Post... Cent autres !... Faut-il qu'il y ait des gens qui s'ennuyent ! Qu'il y ait des gens auxquels les heures paraissent longues et qui ne savent pas que faire de leur temps ! Surtout, s'il faut en croire les titres, des gens de langue anglaise !...

Des femmes, des femmes. Elles s'arrêtent aux devantures, entrent, achètent. Est-ce qu'elles ont besoin de tant de choses ? Elles achètent un collier de verre, un mouchoir qui coûte vingt-cinq francs, une fourrure de quinze mille, un manteau qui vaut cinquante billets. Pourvu qu'elles achètent !... Elles se sentent un petit peu plus heureuses.

*

Les heures du matin sont les plus tranquilles. Mais c'est alors qu'on fait les gros achats. Les hommes, sur le trottoir ou aux tables des cafés, causent affaires.

Puis vient midi. Alors de toutes les portes cochères sortent ces essaims de jeunes ouvrières, vendeuses, mannequins, petites-mains. Jolies, croyez-vous. Oh ! littérature ! Tristes jambes, trop maigres ou trop fortes, pauvres petits corps mal tournés, petites figures creuses ou trop rondes. Et employés, comptables, garçons de magasin, commis de bureaux, pauvrement habillés. La triste foule de tous ceux qui servent.

Un peu avant deux heures vous la verrez revenir, moins pressée à présent, tardant à rentrer et à reprendre le travail, bavardant encore un instant sur le seuil.

Et vers trois heures voici de nouveau une première belle dame, en manteau d'astrakan à revers blancs, en petit chapeau noir serré, qui descend de sa belle voiture, traverse le trottoir. Le portier du magasin, qui a une moustache grise et la médaille militaire, ouvre respectueusement la porte.

*

Aux heures de grand mouvement, le carrefour est vraiment une chose palpitante à regarder comme une chasse. Le guetteur est à son poste, dans sa tourelle métallique, devant ses manettes ; au milieu de chaque chaussée un agent posté. Le grelot électrique retentit, l'œil rouge s'allume, la ruée des voitures se précipite sur sept rangs de front. Y a-t-il donc des traqueurs ? Une chasse furieuse d'éléphants et de buffles (les autobus, les taxis) ; le troupeau des piétons s'enfuit à la course comme un troupeau d'antilopes affolées. Le roulement des galops sur la brousse, avec à peine un bref rugissement de klakson... Le grelot tinte de nouveau, la charge des grosses bêtes s'élance en sens inverse ; les antilopes fuient par le travers, les dernières évitant la mort de justesse... Pendant des heures !...

Et l'on ne veut pas que notre époque soit une époque de violence !

*

— Cocoyon podado...
— Danke schön. Auf wiedersehen...
— And I, where do I come in ?...
— Le louron de la peca...
— Wenn du selbst den Unterschied nicht siehst...
— E molto simpatica...
— What do you think of copper ?...

Le bel Argentin, avec son chapeau gris clair, ses gros yeux bruns, ses guêtres blanches. Une chinoise, une mûlatresse. Ces hommes doivent être des Arabes...

Mais c'est quand ça s'éclaire à la tombée du jour, que ça devient beau. Des reflets dorés s'allument au bas des façades brunes, les devantures inondent de lumière les trottoirs. De grandes lettres éclatent, rouges, jaunes : Savon Cadum, Nice éternel printemps. Le ciel au-dessus est rose et gris. Ce personnage qui s'avance gravement avec un pardessus bois-de-rose, un col blanc, un chapeau mauve, et un trou noir à la place de tête...

Pourtant c'est Paris ; quelque chose fait qu'on ne l'oublie pas. On est sûr qu'on n'est ni à Vienne, ni à Rome, ni à Londres, ni à New-York. Il y a je ne sais quoi d'ouvert, de simple, d'aisé, je ne sais quoi de juste dans la toilette de ces petites femmes, qui elles parlent français ; et ces deux gentils marins, avec leur large col bleu, malgré tout, n'étonnent pas.

*

On voit mieux quand les devantures sont éclairées les photographies et les affiches, et les panoramas des Agences de voyages, des Compagnies de bateaux. Voici les rivières d'Ecosse, Inverness, Trinity Church... Les lacs admirables du Nord-Canada dans leurs montagnes de neige. Norddeutscher Lloyd, Royal Mail. Tours to Brazil. La baie incomparable de Rio avec l'île en pain de sucre. Les ruines du Djemila, dans le soleil d'Afrique. Sports d'hivers, neige, sweaters de couleur, chemins de fer suisses, P. & O. : Marseille, le phare du Planier, l'Extrême-Orient. En rade de Hong-Kong, comme si on y était, sur le pont de ce bateau. Le noble visage de l'Espagne : Formentor à Mallorca, l'Alcazar, Avila, Malaga, Amalfi, l'île de Philae, l'Aurès, Tahiti, tous les beaux noms de la terre...

Partir ! quand partir, ou plutôt repartir ?... Changer, échapper, fuir ce qui vous entoure et vous ennuie (toujours !), aller vers l'inconnu, le nouveau, le lointain (beau toujours) !...

Titles in english and french. La grande salle de cinéma s'ouvre en contre-bas du trottoir ; on descend par deux escaliers. La foule, hommes, femmes, y précipite son flot comme un fleuve qui se jette dans un gouffre. Chansons sauvages, rivages du Pacifique, aventures, émotions... Oublier, s'oublier, fuir le vide qui est autour de vous, et le vide encore plus redoutable qui est en vous. Seule ressource !...

Aujourd'hui, 20 février 1930.

CIELS

... Un ciel léger, gris, argenté, lumineux... Dans un instant il va être tout changé... Ce n'est pas une heure qu'il lui faut pour passer du rire aux larmes, moins d'une minute... Rire ! rarement il rit, d'un rire éclatant ; il sait mieux sourire. Tout s'éclaire, une lumière irisée enveloppe les choses. C'est un sourire de femme... Il pleut de nouveau... Caprice, inconstance. Vingt, trente fois par jour... Quand les dieux eux-mêmes donnent l'exemple, veut-on que les mortels soient moins changeants ?

Ou alors des ciels héroïques. Quelles dimensions a l'espace aérien au-dessus de la place de la Concorde ou de l'esplanade des Invalides ! Dans l'immense déploiement il règne une si merveilleuse liberté. Et comme y flottent, avec leurs belles formes, « ces nuages heureux qui vont aux quatre vents ». Ou serrés bord à bord, de gros vaisseaux dérivent tous ensemble sous un grand vent d'ouest... ou encore d'innombrables armées, avec leurs escadrons pressés, leurs attelages, leurs masses échelonnées les unes derrière les autres, et ce mouvement profond, rangs après rangs, colonnes après colonnes... Jeunes armées ! Elles viennent de se lever sur l'océan ; un grand souffle les pousse, un roulement immense ; rien encore ne les a arrêtées, ne les a déchirées... Elles roulent vers l'Europe, de leur élan premier dans leur unité intacte... Division de Turenne, jeunes brigades de Bonaparte, cohortes de Vercingétorix... Une « gloire » dans ce moment entoure le dôme doré des Invalides d'un vol d'anges lumineux, et le petit drapeau tricolore du général Gouraud flotte sur un gros nuage plus gris et plus sombre que l'ardoise des toits...

Grandeur. La terre aussi s'y accorde. Quand on approche de Paris par la route des Flandres, ou par celles du sud, venant de Chartres, d'Orléans, ou de l'est, en descendant d'Avalon par le beau bassin de l'Yonne, devant ces paysages qui sont déjà avec leurs étendues, leurs bouquets d'arbres, leurs larges terrasses, des jardins de Le Nôtre, dans sa voiture on lève la main, on crie : Je vais chez le roi.

La terre comme le ciel, mais le ciel encore plus que la terre. Tout est préfiguré, et la grandeur de la Capitale et de ses destinées est inscrite d'avance sur la terre et dans le ciel.

Mais héroïques ou souriants, toujours dans ces ciels de Paris *il se passe quelque chose,* un mouvement incessant les anime. Grandioses tragédies, comédies tendres à la Musset, gais et changeants vaudevilles. Comment ce peuple n'aurait-il pas le génie dramatique ?

Ciels, pluriel usité par les peintres ; on est peintre naturellement devant ces ciels de tableau tout faits. Ciels, morceaux, aspects *du* ciel. Les hommes à leur heure lèvent la tête, regardent. Ils ne sont pas tous dramaturges, ou peintres, ou architectes, ou chefs d'armées. Parfois ils soupirent et rêvent. Portes ouvertes sur la lumière, océans plus limpides que ceux de la terre, continents aériens aux berges éclairées... Que vient faire là ce drôle de pluriel : les cieux ! Et lequel est la réalité, et lequel l'image ?...

Aujourd'hui, 26 juin 1930.

LETTRE DE PARIS

Vous avez pu lire, et tout le monde a pu lire dans les journaux que la princesse de R. venait de se remarier, à 70 ans passés, avec un gigolo. Il se trouve par hasard que la princesse de R., c'est la princesse de mon quartier. J'habite en effet, toujours par l'effet du hasard, dans le faubourg St-Germain. Mais ce n'est pas de ce quartier-là, grand comme une assez grande ville, que je veux parler ; c'est du petit quartier qui est pratiquement le mien, formé des quatre ou cinq rues dans lesquelles se trouvent le boulanger, le fruitier, l'électricien, — que vous appelez quand votre sonnette ne marche plus —, le marchand de primeurs, le marchand de tabac, le marchand de vin, chez qui les concierges, les domestiques des maisons voisines se rencontrent, achètent, causent, et forcément aussi se rencontrent les locataires, les propriétaires mêmes, qui finissent par se reconnaître et quelquefois par se connaître.

Dans les grandes villes c'est une très petite ville qu'on habite. Une autre ville — pas très grande — est celle où l'on va pour ses affaires et pour ses plaisirs. Et puis il y a, situées côte à côte, quatre ou cinq, ou six, ou sept villes, souvent de plus d'un million d'habitants chacune, où l'on ne va jamais.

C'est ce qu'on appelle vivre à Paris.

Donc cette vieille princesse de R. était l'honneur de notre quartier. L'hôtel de R., dont la cour se trouve juste sous mes fenêtres, a été bâti au début du règne de Louis XIV ; il est beau ou laid suivant les goûts, mais en tous cas grandiose et sévère, du moins quant au porche et à la façade, car en ce temps-là on tenait évidemment beaucoup à la façade. J'apercevais derrière cette façade une vie

assez nombreuse et un peu chiche ; la vieille princesse vivait à part, d'un côté, ses deux fils chacun du leur, plusieurs petits-enfants filaient en auto ; tout le monde se réunissant le soir pour dîner dans une grande salle-à-manger qui donne sur la cour, et où j'entrevoyais les dames assises en toilette, les hommes en habit (ou en smoking), des valets nombreux passant les plats. Une tradition visible était qu'il y eût beaucoup de « gens » dans la maison (mal payés, paraît-il), habitant des entresols, des combles, des petits appartements au-dessus des écuries (transformées en garages). C'était d'ailleurs jusqu'il y a deux ans la dernière maison du quartier qui n'eût pas le tout-à-l'égout (et bien entendu pas de chauffage central). Le marchand de vins fins trouvait cela « bien ». Les autos avaient été plusieurs fois repeintes et, quand on partait pour le château, les bagages qui s'empilaient dans la cour ne comprenaient point de ces valises modernes de cuir mauve ou bois-de-rose marquées de trois initiales et d'un cœur, mais bien des malles à couvercles bombés maintenus par une courroie, et toujours deux harpes dans leurs caisses. Le quartier trouvait que ces harpes aussi faisaient « bien ».

Ce n'est que dans les pays où triomphe l'éducation démocratique que l'envie est à la base des sentiments qu'inspire l'aristocratie, quelle qu'elle soit. Ici ce n'est pas le cas. Tout le quartier ressentait une fierté légitime et affectueuse, quand Madame la Princesse donnant une fête — ce qui arrivait une fois l'an, — on voyait dès le matin des camions de chez Catillon décharger des chaises légères de bois doré, des tables garnies de drap rouge à crépines d'or pour les buffets, et que le soir les rues voisines étaient pleines d'autos rangées le long des trottoirs. Le plus beau, ce fut quand la Princesse, il y a tantôt deux ans, maria la dernière de ses petites-filles avec le jeune comte — futur duc — de L.-T. La fille de l'épicier, qui est si bien élevée qu'elle rougit quand on l'appelle « ma jolie demoiselle », les filles du boulanger qu'on voit dîner sagement en famille dans l'arrière-boutique, et qui viennent vous servir si gentiment, toutes les demoiselles du quartier ne rêvèrent pendant trois semaines que d'honnête mariage...

Mais ce mariage fut le commencement de la fin. Maintenant toutes les fenêtres de l'hôtel sont fermées, plus personne ne traverse la cour, pour la première fois sans doute depuis Louis XIV...

La question est de savoir, à propos de ces petits événements de la vie, qui vous entoure et à laquelle on se trouve mêlé, s'ils sont significatifs d'un temps et annoncent en quelque manière des changements profonds, ou bien s'ils auraient pu se produire tout aussi bien au XVIIIme siècle par exemple, ou en 1840. Et les choses n'en

ont pas moins continué alors à être ce qu'elles ont toujours été. C'est-à-dire qu'il y a bien eu pourtant à la fin du XVIIIme siècle quelques petits changements, au moins momentanés...

Le premier signe, pour ce qui regarde la Princesse, ce fut lorsque un valet de chambre, dont on voyait beaucoup trop aux fenêtres la jolie tête noire et frisée, partit avec la femme de chambre et les bijoux. On put en lire l'histoire dans les journaux, et le quartier fut de nouveau mis en vedette, quoique d'une façon moins agréable que lors du mariage. On plaignit Madame la Princesse, on fut heureux quand les deux fugitifs furent arrêtés, et les bijoux, au moins en partie, retrouvés ; mais on ne put s'empêcher de s'étonner que la Princesse composât son domestique avec tant d'insouciance.

La vie met plus de soin qu'on ne croit à composer ses petites scènes ; l'épisode des bijoux préparait la catastrophe, qui, littéralement, bouleversa le quartier. Le marchand d'épicerie fine, qui sert aussi l'ambassadeur de France auprès du St-Siège, et qui était dans les meilleurs termes avec le maître-d'hôtel et avec le chef, autres personnages graves, — et gravement atteints par cette fugue —, donna pendant quelques jours l'impression d'un homme qui sent le sol manquer sous ses pieds. « C'est inouï, c'est incroyable, répétait-il, où en sommes-nous ? » Un autre son de cloche fut donné par l'électricien, qui voyait surtout le chauffeur de la princesse, et qui est un gros homme, un rieur sarcastique : « Parbleu, dit-il, il y a longtemps qu'elle faisait, avec la duchesse de B., la ribouldingue ; le chauffeur m'en a raconté de fortes. » Il est vrai que cela, tout le monde le savait plus ou moins ; mais enfin on pouvait l'ignorer, tandis que l'aventure du mariage avec le gigolo était publique, *officielle*. La crémière, qui porte de petits sabots noirs, et qui a dans ses jolis yeux vifs une juste mesure des distances qui séparent les gens et les choses, comme on lui disait en plaisantant : « Elle a voulu vivre sa vie », a répondu : « Pas sa vie de princesse en tous cas. »

Aujourd'hui, 29 janvier 1931.